

Partie I

MARRAINE, MA BONNE FÉE



Quarante-neuf ! Je viens de souffler quarante-neuf bougies !

Devant mes enfants, Amélie et Marius, je fais bonne figure, mais franchement, quarante-neuf ans, ça me paraît invraisemblablement beaucoup. Beaucoup, beaucoup trop. À vrai dire, je ne pensais même pas qu'un jour cela m'arriverait, à moi, Bérénice Bayard. J'ai l'impression que mes quinze ans, c'était hier... Avant-hier, peut-être, mais guère plus ! En y réfléchissant bien, je me dis que ce n'est pas possible : il a dû y avoir un dérèglement de l'espace-temps quelque part, un caprice d'une divinité espiègle qui aurait englouti une trentaine d'années sans prévenir personne.

Amélie (et elle, alors, d'où elle sort ses vingt-cinq ans ?), qui est venue avec Antoine, le jeune homme avec qui elle sort depuis ses dix-neuf ans, me fait un gentil sourire et me tend mon cadeau.

— Marius et moi, on a pensé qu'un an avant tes cinquante ans, tu aurais peut-être envie de faire quelque chose qui te sorte de l'ordinaire.

Ben, pourquoi donc ? Parce que lorsque j'aurai atteint mes cinquante ans, ce sera la fin du monde ? Finie ? Fichue ? Bonne à jeter ?

— Oh ! comme c'est gentil, mes chéris ! Je vous aime, vous êtes des amours... Voyons voir ce beau cadeau.

J'ouvre l'enveloppe et découvre un courrier à en-tête du Grand Hôtel des Thermes de Saint-Malo.

— Sept jours et six nuits pour un séjour de méga-remise en forme ! m'explique Marius. Tu vas t'éclater, maman !

Est-ce qu'on m'aurait offert un séjour de remise en forme si j'avais eu vingt-trois ans, comme lui ? J'en doute fort.

— Ça a dû vous coûter une fortune, les enfants. Il ne fallait pas...

— On s'est cotisés avec grand-mère, grand-père, Granny et... papa.

Ah ! Mes parents et ma belle-mère s'y sont mis aussi. Et mon ex. Ça me surprend un peu.

— En fait, sa nouvelle femme travaille à l'administratif du Grand Hôtel des Thermes. Elle nous a fait un prix. C'est un peu aussi l'idée de papa, tu sais, ce séjour.

Je comprends mieux ! Tout s'explique : Étienne, mon ex-mari, avec qui je suis pourtant séparée depuis un peu plus d'un an, aime toujours autant avoir prise sur ma vie.

— Ça te plaît, maman ?

— Mais bien sûr, mes poussins. Je suis ravie, vraiment ravie ! Ça va me faire un bien fou, ce petit séjour. Mais j'y pense : je suis embêtée à cause de Crumble... Je ne peux pas le laisser tout seul. Comment je vais pouvoir faire ?

Depuis ma séparation, je vis seule. Vie tranquille, pépère, sans surprises, sans soucis, et ça me va très bien. Je cohabite avec mon chien, Crumble, qui est la seule présence masculine – si l'on peut dire – que je supporte. J'y suis terriblement attachée, et il est pour moi hors de question de le laisser tout seul ou de le mettre dans une pension pour chiens.

Comme s'il m'avait comprise, mon brave toutou, d'une race très indéterminée puisqu'il a un peu de griffon sur

la tête, de labrador sur le corps et les pattes aussi arquées qu'un fauteuil Louis XV, s'approche de moi et pose sa bonne grosse bouille sur ma jambe. Marius se lève, un sourire en coin qui ne me dit rien qui vaille :

— On a tout prévu, maman : je vais m'installer la semaine chez toi pour garder Crumble. Comme ça, tu n'as aucune raison de ne pas y aller.

Mes enfants me connaissent bien. Ils savent quelle mère plan-plan je suis, avec ma vie calme et réglée comme du papier à musique. Je ne sais pas si c'est pour me rassurer ou par fainéantise, mais depuis des mois, les journées se suivent et se ressemblent, à quelques variantes près : déjà, j'ai la chance (ou la malchance, selon que l'on est sociable ou pas) de travailler à la maison comme traductrice indépendante. Je maîtrise parfaitement l'anglais et l'espagnol. Cela me permet de vivre confortablement de mes revenus tout en organisant ma vie à la maison comme je l'entends. C'est bien simple, mon emploi du temps tient en quelques mots : tous les matins de huit heures à neuf heures, je promène Crumble. Je me mets au travail à neuf heures trente. Pause de midi où je grignote vite fait quelques légumes crus, un jambon-nouilles ou un plat tout fait. Je reprends mes traductions sans m'arrêter jusqu'à dix-sept heures. Là, je me fais un thé juste avant de sortir à nouveau mon chien. Il y a bien sûr quelques folies dans ce quotidien bien huilé : le lundi, je fais les courses, le mardi, le ménage du rez-de-chaussée, le mercredi, le ménage du premier étage, le jeudi, je fais un tour à la bibliothèque, le vendredi, c'est l'aquagym avec ma voisine (de soixante-huit ans), le samedi, je vais deux fois par mois assister à des conférences sur l'art avec un groupe de personnes du troisième âge. Le dimanche, je glandouille.

La vie palpitante de Bérénice Bayard.

À part ça, je ne sors jamais, je ne pars jamais en week-end, je ne voyage jamais, je dévie fort peu de mon organisation qui, jusqu'à présent, me convient très bien.

Et surtout me rassure. Cela dit, avant mon divorce, c'était à peu de choses près le même emploi du temps, avec la présence d'Étienne en prime, que j'avais fini par ne plus voir sauf au moment du dîner, souvent vite expédié.

Amélie et Marius, qui me reprochent régulièrement mon immobilisme, me regardent d'un air inquiet. Antoine, d'ordinaire si bavard, se tient un peu en retrait.

— C'est super, vous avez tout prévu, les enfants. Je suis contente que tu viennes t'installer ici quelques jours. C'est vraiment une excellente idée. Après tout, vous avez raison : il faut que je me bouge un peu.

Se détendant soudain, ma fille et mon fils éclatent de rire. Malgré tout, je suis heureuse de leur faire plaisir.

— Allez, on reprend une part de gâteau, je marcherai en serrant le ventre et les fesses lors de la prochaine promenade de Crumble pour éliminer tout ça.

Au moment de partir, alors que Marius et Antoine sont déjà dehors, Amélie me tend un paquet de papier kraft.

— Oh ! C'est quoi, ma chérie ?

— Je voulais te le donner discrètement, c'est un petit cadeau en plus pour toi. Si tu veux, on en reparle, mais là, je dois partir. Va voir sur Internet, je t'ai mis un lien sur une carte. C'est génial et je me disais que pour toi... enfin, j'avais envie de t'offrir ça, maman.

Surprise, j'ouvre le paquet et découvre un très joli cahier épais et une pochette de feutres aquarellables.

Un mot de la main de ma fille est écrit sur une carte qui représente une œuvre d'artiste inconnu avec un chien qui ressemble à s'y méprendre à Crumble.

Bon anniversaire, maman. Je sais que, pour toi, cette dernière année avant tes cinquante ans est importante.

*Ce cahier, c'est pour que tu te crées un *Bullet Journal*. Ça te permettra de prendre du temps pour toi, pour t'organiser, pour te vider la tête. Ce sera aussi un carnet de pensées et d'idées. Tu l'inventes et le décores à ton image.*

Va voir sur le Net, tout est expliqué. C'est génial, je m'en suis fait un et je ne peux plus m'en passer.

Tu me diras ce que tu en as pensé ?

Je t'aime,

Amélie

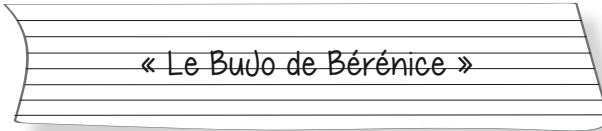
Inutile de dire que j'y vais de ma petite larme. Ma fille, mon bébé... Je l'aime. Une fois calmée (parce que depuis que j'ai dépassé quarante-cinq ans, je chouine pour un oui ou pour un non, pire que pendant mes grossesses.), intriguée par ce truc – *le Bullet Journal* –, je file sur Internet tenter de comprendre de quoi il retourne. Après avoir surfé un peu, je tombe sur une vidéo incroyable d'une nana déjantée, qui explique ce que c'est. Pour commencer, les gens branchés disent *un BuJo*. Ça fait genre. Ensuite viennent les explications : le BuJo, c'est une sorte d'agenda amélioré, enjolivé, qui permet de gérer son temps et ses activités de manière optimale en regroupant tout en un seul et même endroit. C'est bien simple, entre la page dédiée à l'organisation du mois et le semainier, on peut y inclure des listes de tâches à faire, de menus, de courses, de projets, d'idées, de films à voir, de livres à lire, de voyages, de sport... ou encore ses lubies ou ses défauts, ses qualités... Bref, le truc, il fait organisateur et psy à la fois.

Le must, c'est qu'on le crée soi-même, on ajoute des pages, on personnalise, on tableaute, on liste, on colle, mais

aussi on l'agrémente et on l'illustre comme on veut... Un véritable espace de créativité.

Voilà : organisateur, psy et œuvre d'art. Amélie avait raison, ça va bien me plaire, ce truc.

Alors, je me lance...



Je tourne en rond dans ma petite chambre. Celle que j'ai partagée des années avec mon mari ; exigüe, encombrée, pleine de photos que je n'ai pas encore eu le courage d'enlever. Sur l'une d'elles, je suis avec Étienne. Un peu raide. Coincée, dirait mon fils. Sur une autre, avec mes enfants : Amélie est aussi grande que moi. Je me demande d'où elle tient ses longs cheveux blond clair et ses yeux bleus. Depuis qu'elle a quinze ans, elle a adopté un style vestimentaire chic et décontracté et ne fait jamais de fautes de goût. Enfin, c'est ce que dit son frère. Pour ma part, je n'ai pas d'avis sur les vêtements des gens, me contentant de m'habiller pour ne pas être toute nue. Marius, lui, est un adepte du jean-tee-shirt, quelle que soit la météo. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à son père, c'est-à-dire grand, très mince, brun aux yeux verts.

Si j'ai bien raté mon mariage, j'ai réussi mes enfants, ça, c'est indéniable.

Je peste depuis vingt minutes, à étaler le peu de vêtements que j'ai sur mon lit. Cela fait un mois que j'ai reçu mon cadeau, et je n'ai pas encore réussi à me faire à cette idée. Tout en faisant ma valise, je maudis Étienne, qui me force la main. Qu'est-ce que je vais aller faire en thalasso ? Je n'en ai pas la moindre envie. Si ce n'était l'enthousiasme de mes

enfants, je refuserais l'invitation. Mais je ne peux pas faire ça à Amélie et Marius, qui avaient l'air si contents. Et puis, je déteste faire les valises : quoi mettre dedans. Pour sept jours. Sept interminables jours. Un maillot de bain, pour commencer, parce que, si j'ai bien compris, je vais barboter pour des soins en piscine ; une robe de chambre (mais je crois qu'ils prêtent les peignoirs), un pyjama, deux pantalons, deux pulls, trois chemisiers, trois tee-shirts, une parka (on est à la fin de l'été et, de toute façon, il pleut tout le temps, en Bretagne), mes chaussures de sport, mes mocassins, des sous-vêtements et puis voilà. Je ne vais pas faire de zèle. De toute façon, ma garde-robe est tellement pauvre que mon choix n'est finalement pas très compliqué. Je vais peut-être acheter un pyjama qui se tienne un peu plus que le dépenaillé que j'ai. On ne sait jamais.

Tout en me préparant, en proie à des petites poussées d'angoisse, je touche le bois de ma commode et mon front trois fois de suite : *bois-front, bois-front, bois-front*. C'est mon truc à moi pour conjurer un éventuel mauvais sort qui ferait qu'en mon absence, une météorite tomberait sur mon ordinateur et anéantirait mon travail, mes enfants seraient enlevés par des djihadistes, ou qu'un séisme engloutirait Crumble...

J'ai plein de *petites* manies, comme celle-là, des sortes de superstitions : par exemple, je compte toujours les marches quand je grimpe un escalier (mais pas quand je descends) ; j'évite de poser mes pieds sur les rainures des carreaux au sol ; je dois toujours regarder trois fois si la télévision est bien éteinte... J'en passe, ça me stresse rien que de l'évoquer, mais toutes les joyeusetés de cet acabit me font vivre dans une espèce de magie à la fois rassurante et handicapante.

Les psys diagnostiqueraient sûrement des TOC...

Le lendemain, quand vient le moment de partir pour Saint-Malo, la manipulation *bois-front, bois-front, bois-front* prend des proportions dramatiques. Tout est sujet à angoisse. Je projette ma magie partout dans la maison tout en me moquant de moi-même puisque, bien sûr, être superstitieux porte malheur.

En refermant la porte de ma maison sur Crumble que je viens de quitter pour toujours (rapport au séisme), je ne peux retenir mes larmes.

— Attends, je lui fais un dernier bisou, dis-je à Marius qui est venu pour m’emmener à la gare.

— Mais tu lui en as déjà fait plein.

— Oui, mais quand même...

— Maman... Je vais m’en occuper, le soigner, le sortir, lui faire des câlins, des bisous... T’inquiète. Allez, viens, tu vas rater ton train.

Si seulement...

— D’accord, mon chéri, j’arrive.

— Ça va aller ? Tu as l’air tristounette.

Discrètement, je retouche du bois sur une branche d’arbuste pour conjurer le mauvais sort. Comme toujours, je me sens un peu mieux après et me force à prendre un ton enthousiaste.

— Mais non, je suis contente. Ça va être super. C’est juste que je n’ai plus trop l’habitude de partir de la maison et...

— Maman, c’est un peu pour ça qu’on t’a fait ce cadeau. Tu n’as pas l’air de t’amuser beaucoup, dans ton quotidien... C’est pas bon pour toi.

Alors, là, si un gosse de vingt-trois ans est capable de savoir ce qui est bon pour une femme de quarante-neuf ans...

— Tu as raison, je suis enthousiaste ! Je ne le montre

pas, parce que je pense à Crumble, mais si, si, je suis très enthousiaste !

Le voyage en train promet d'être monotone.

Déjà, ça commence très fort, dans la gare, quand j'entends derrière moi qu'on me siffle. Intriguée, je me retourne et tombe nez à nez avec trois jeunes hommes hilares, qui stoppent net en me voyant de face.

— Oh ! pardon, madame, on n'avait pas vu que vous n'étiez pas... que vous étiez si...

Ouais ! De dos, je ne fais pas mon âge, c'est sûr...

— Que j'étais si vieille, c'est ça ?

Les gamins, qui ont l'âge de mon fils, rougissent jusqu'aux cheveux, puis partent en courant et en riant...

J'imagine que ce genre d'humiliation fait partie du packaging « cinquante ans ». Il va falloir que je m'y fasse.

En plus, je déteste le TGV, il a une façon de remuer qui me donne la nausée. Je n'arrive même pas à lire. Assise contre la fenêtre, je regarde défiler le paysage, pestant intérieurement : il n'y a pas de bois dans le TGV pour que je me fasse ma provision de *bois-front*. Sur le siège d'à côté, mon voisin dort déjà à poings fermés. Au premier coup d'œil, je devine que c'est un goujat, son bras occupe tout l'accoudoir, et il ronfle. C'est le pompon ! Je n'ai même pas un bout d'accoudoir pour moi et suis obligée de maintenir mon bras sans le poser. Il me vient soudain une horrible idée. Je sors de mon sac ma petite trousse de crayons. (C'est pour faire mes mots fléchés. Notez que les jeunes n'ont jamais ça dans leur sac.) Je prends un crayon à papier bien taillé et pif ! Subrepticement, je lui enfonce la pointe dans le gras du bras (oui, je sais, je suis ignoble).

— Aïe ! C'est quoi qui m'a piqué ?

Il crie si fort que je sursaute, faisant tomber mon sac par terre.

— Ça va ? Que se passe-t-il ? Vous vous êtes fait mal ?

Mon hypocrisie me fait ricaner intérieurement. J'ai un peu honte aussi.

L'homme remonte sa manche et se frotte le bras. J'en profite pour poser le mien sur l'accoudoir, bien décidée à n'en plus bouger tout en faisant mine de regarder où il a mal.

— Non, non, je ne vois rien. Tout va bien. Vous avez dû faire un cauchemar.

La mine renfrognée, il se retourne vers l'allée centrale et se rendort. Tant mieux, j'ai l'accoudoir pour moi toute seule. Cela dit, il faut tout de même que je ramasse mon sac. Ce n'est pas gagné, vu l'espace qu'il y a entre mon siège et celui devant moi. Je commence à me contorsionner tout en gardant ma main droite sur l'accoudoir pour que l'autre ne me le pique pas à nouveau, et je plonge la tête vers le sol. Heureusement que je n'ai pas fait de brushing, parce que je me râpe le cuir chevelu sur le revêtement rugueux du fauteuil de devant. Manque de bol, le contenu de mon sac s'est éparpillé par terre. Quelle galère ! Ah ! vraiment, ça commence bien, ce séjour ! Je me courbe, me désarticule, me penche encore, plus bas, plus bas, obligée de mauvaise grâce de lâcher l'accoudoir pour ramasser à deux mains mon bazar, la respiration à moitié bloquée.

— Vous avez un problème ?

— Hein ?

— Ça va ? Vous avez un problème ? Je peux vous aider ?

— Qui me parle ?

— Euh... Je suis le passager de devant. Vous m'avez tellement secoué que je me suis demandé ce qui se passait.

J'essaie de me relever, mais là, malheur : impossible de me déplier ! Comme mon voisin de devant me demande à nouveau si je vais bien, je me mets à gémir.

— 'uis 'oincée !

— Pardon ?

— Au ‘ecours ! ‘uis ‘oincée !

— Vous êtes coincée ?

— Oui !

— Ben, c’est bizarre. Comment vous avez fait ?

— ‘uis ‘oincée, vous dis ! Aidez-moi !

J’ai beau me tortiller dans tous les sens, je n’arrive pas à me redresser. Comme l’autre d’à côté dort, je ne peux même pas me déplacer latéralement. C’est pourtant la seule solution que j’entrevois pour me sortir de là.

— Bougez pas, j’arrive !

Ben ça, pour pas bouger, c’est sûr : je ne vais pas bouger !

— Monsieur, monsieur ! Réveillez-vous ! Il faudrait que vous sortiez de votre place pour que j’aide la dame à côté de vous !

— Oh ! Mais qu’est-ce qu’il y a encore ?...

— Regardez, la pauvre est coincée, il faut que vous sortiez de votre place pour qu’on la décoince.

S’ils pouvaient arrêter de palabrer pendant que je suis pliée en deux à m’étouffer entre les fauteuils, ça m’arrangerait.

Mon voisin se lève en pestant, tandis que mon sauveur m’attrape le bras et me tire.

— C’est pas simple, me dit-il tandis que je me déplace en crabe vers lui, millimètre par millimètre.

— ‘on, mais ‘irez ‘us ‘ort...

— Pardon ?

— Tirez-moi plus fort !

Il m’empoigne fermement par la taille, tente de m’extraire et me dégage enfin. Je m’affale comme un vieux flan dans l’allée centrale, tandis que mon sauveur tombe sur les genoux d’une petite grand-mère assise dans l’autre rangée.

— Oh ! Pardon, madame.

— Tout va bien ! Le principal est que vous ayez sauvé la p'tite dame.

La *p'tite dame* se relève tant bien que mal, percluse de douleur, rouge de honte, le vêtement en pagaille et le cheveu... J'en parle même pas.

— Ça va ? me dit mon libérateur.

— Dites, j'veis pouvoir me rasseoir, un jour, quand vous aurez fini de vous amuser ?

Je me retourne vers mon voisin :

— Ah ! pardon, désolée d'avoir failli mourir asphyxiée. Et merci pour votre aide ! Vous pouvez vous rasseoir, c'est bon.

Je ne sais pas ce qui me retient de lui claquer le beignet. Le fait qu'il fasse un mètre quatre-vingts, peut-être.

Je me tourne enfin vers celui qui m'a sauvé la vie. C'est un bel homme qui doit avoir la quarantaine, un début de barbe poivre et sel, des yeux verts malicieux et un magnifique sourire.

— Je vous offre un verre à la voiture-restaurant pour vous remettre ?

— Ce serait plutôt à moi de vous inviter. Sans vous, je mourais étouffée en sandwich entre deux tranches de siège.

Ses yeux se plissent quand il éclate de rire, puis il me prend le bras pour m'emmener.

— Attendez ! Mes affaires...

Je me penche sur mon voisin qui soupire.

— Bon, ben, désolée, il faut que je ramasse ce qui est tombé et que je reprenne mon sac à main. Après, vous serez tranquille. Vous pourrez même prendre l'accoudoir pour vous tout seul.

— J'vous les ramasse, vos affaires, sinon ça va encore créer une catastrophe.

Quand tout est rangé, je pose sur mon siège un de mes

petits bagages, pour qu'on ne me pique pas ma place, puis je pars sans me retourner en suivant mon gentleman.

— Emmanuel, pour vous servir, madame, me dit-il en s'asseyant, toujours souriant.

— Moi, c'est Bérénice. Merci encore à vous. Non, mais quelle histoire !...

— Oui. Je voyage souvent, je n'avais jamais vu ça.

— Ça ne m'était jamais arrivé non plus, remarquez.

Son sourire s'élargit davantage.

— Allez, n'en parlons plus. Qu'est-ce que vous buvez ?
Moi, j'ai envie d'une bière fraîche, ça vous tente ?

Boire une bière ? Je n'ai jamais bu de bière, moi, spécialiste du thé, de l'eau du robinet et, dans les grandes occasions, de Perrier citron.

— Allons-y pour une bière, lui dis-je avec entrain, comme si j'avais bu ça toute ma vie.

Il nous rapporte deux bouteilles, avec des mini-saucissons et des chips.

— Ben, c'est la fête aujourd'hui !

Il éclate de rire :

— Un événement pareil, ça ne se loupe pas.

J'aurais préféré que cela ne m'arrive pas à moi, mais je serais passée à côté de cette charmante rencontre. Finalement, c'est plutôt un mal pour un bien.

— Qu'est-ce que vous allez faire à Saint-Malo ?

— Mes enf... Enfin, je vais me... Comment dire ?... J'ai gagné une semaine de thalasso au Grand Hôtel.

— Ouah ! Quelle chance ! Vous allez voir, c'est extraordinaire ! J'y suis allé l'an dernier, j'en suis sorti revigoré comme jamais.

— Ah bon, c'est pas un truc pour les vieux croûtons ?

— Mais pas du tout ! Le public va de la jeune femme enceinte aux mamies et papis, c'est vrai, mais entre les

deux, vous avez beaucoup de personnes de tous âges, même des adolescents. La preuve, vous y allez, et vous n'êtes pas une vieille croûtonne.

Ouais, enfin, j'ai eu quarante-neuf ans il y a un mois, ne l'oublions pas. Mais je préfère ne pas le dire à Emmanuel pour entretenir un peu l'illusion : si ça se trouve, je fais plus jeune que mon âge...

Concernant mon séjour, ce n'est pas l'idée que je me faisais de la cure, mais c'est plutôt une bonne nouvelle.

— Et vous, qu'allez-vous faire à Saint-Malo ?

— C'est beaucoup moins drôle que vous : j'y vais pour mon travail.

— Sans indiscretion, c'est quoi, votre travail ?

— Je suis ingénieur en biologie marine, spécialisé dans la maîtrise des pollutions et nuisances.

Ouah ! Le genre de métier que j'aurais adoré faire. Quand j'étais jeune, j'étais attirée par les sciences, mais c'étaient les maths qui n'étaient pas très attirées par moi. Ce qui a un peu bloqué mon élan dans la poursuite d'études scientifiques. En contrepartie, j'étais vraiment douée pour les langues et le dessin. On ne peut pas tout savoir faire.

— Vous êtes installé à Saint-Malo ?

— Pas vraiment : en fait, je sillonne la planète pour effectuer des prélèvements le long des côtes et les analyser. J'ai un chantier important à Saint-Malo. Mais assez parlé de moi : on trinque ?

Nous levons nos verres de bière et les cognons l'un contre l'autre, faisant pétiller la mousse. La belle couleur ambrée de mon verre me fait envie. L'amertume me monte tout de suite aux narines. Je me retiens de faire une grimace, mais j'aime ça. En fait, la bière, c'est drôlement bon !

Quand je repose mon verre, Emmanuel me lance un regard amusé :

— Euh... Vous avez de la moustache, là...

Délicatement, il passe sa main sur ma lèvre supérieure. Heureusement que je suis assise, car mes jambes flageolent sous le coup, et j'ai une terrible décharge d'adrénaline.

Les effets de la bière, sûrement.

- **AMBIANCE** : chabada bada, chabada bada...
- **AVENTURE** : le crime du TGV Express avec un crayon à mots fléchés.
- **ZOOLOGIE** : assise à côté d'un ours.
- **SENSATIONS** : que ceux qui ont déjà été coincés entre deux sièges de TGV lèvent la main (c'est bien ce que je pensais : personne !).
- **RENCONTRE** : le prince charmant.
- **À FAIRE** : me renseigner sur les magnitudes de séisme en région parisienne.
- **CITATION** : *Une pinte de bière est un mets de roi.*
(William Shakespeare)
- **À ÉCOUTER** : Jonasz - Voyageuse.